

Notes de lectures de Georges Leroy

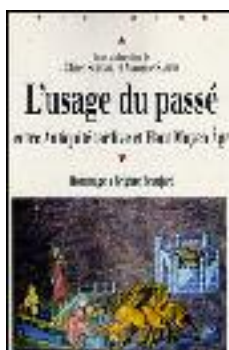
août 2009 1/1



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

L'usage du passé



C. Sotinel et M. Sartre

PU Rennes, 150 p., 15 €

Parmi les nombreux apports de l'œuvre de Brigitte Beaujard sur le culte des saints en Gaule se dessine une réflexion sur les transformations de l'usage du passé à la fin de l'Antiquité. À certains moments de l'histoire des villes de la Gaule romaine, une solution de continuité dans la transmission du passé s'est produite. Et la cité classique s'est effacée au bénéfice d'une construction chrétienne de l'histoire des origines. Telle est la piste qu'ont choisi de suivre quelques-uns de ses amis, collègues et élèves, au cours d'une journée d'étude organisée à l'université de Tours. Cet ouvrage aborde des dossiers variés relevant de l'histoire politique, de l'hagiographie ou de l'histoire du christianisme. Si les questions de manipulation de la mémoire sont loin d'être propres à l'Antiquité tardive, elles y occupent

une place particulièrement importante, liée à la définition même de la période. Celle-ci tait l'objet depuis plusieurs années d'un débat actif, dont les enjeux concernent l'hypothèse d'une solution de continuité dans la transmission des héritages des sociétés. Les chapitres de ce livre, dans leur diversité, montrent comment les hommes de l'Antiquité tardive ont travaillé sur leur propre passé avec une inventivité et une lucidité remarquables, qui témoignent de l'importance qu'avait pour eux leur histoire autant que des libertés qu'ils ont prises avec elle.

Le sel sur la plaie



Jean Prévost

Zulma, 280 p., 18 €

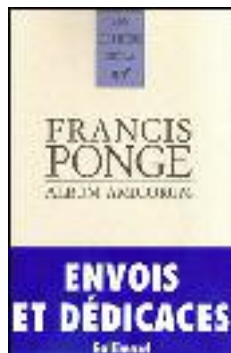
Injustement soupçonné de vol par ses amis parisiens, Dieudonné Crouzon, étudiant brillant, mais sans le sou, trouve refuge à Châteauroux. Là, il mène campagne comme rédacteur en chef d'un journal pour quatre candidats à la députation.

Acharnement au travail et désir de vaincre lui font prendre sa revanche. Il crée des affiches publicitaires, un almanach et lance un nouveau journal. Il révolutionne la distribution des journaux, achète une imprimerie, diffuse des almanachs, invente la réclame murale, dirige le club de sport, inquiète le bourgeois, et trouve même à se marier. Bref, il devient l'homme incontournable du département! Animé d'une ferveur stendhalienne dans un paysage encore balzacien, le héros a tôt fait de se métamorphoser en notable de province. S'il n'ignore pas que le combat est aisé et que son public n'est guère exigeant, Crouzon feint d'avoir gagné une grande victoire: moins sur les Castelroussins que sur lui-même. Il ne pleure plus, il fait pleurer.

Il y a du Julien Sorel chez ce personnage, dans ses ambitions comme dans ses amours. Entre l'Épervière, qu'il a quittée à Paris, et la nièce de Mme Rougeaud, le héros choisit la provinciale. Le clin d'œil à Stendhal est manifeste. Un autre ne l'est pas moins, comme en témoigne le seul ami parisien qu'il lui reste: «Le suffrage universel et les chemins de fer ont retourné Balzac. Aujourd'hui, on part de Paris pour aller réussir en province». Avec brio, l'auteur brosse le tableau des effervescentes années 1920-1930. Par l'ascension sociale de son personnage, l'écrivain nous fait pénétrer également

dans les arcanes du journalisme, de la publicité et de l'édition qu'il connaissait à merveille et qui était en train de se métamorphoser. Une matière d'autobiographie romancée, toute vibrante d'ambition sorélienne ou rastignacienne.

Album amicorum



★★★★☆

Francis Ponge

Gallimard, 248 p., 23 €

Une dédicace, est une épître, une simple inscription placée très souvent par un auteur en tête d'un livre, pour mettre son œuvre sous le patronage d'une personne illustre ou influente, ou pour témoigner de ses sentiments de gratitude ou d'amitié, ou enfin, à certaines époques, pour en tirer profit. Une épigramme de Martial (liv. III, 2) montre que l'usage des dédicaces est fort ancien. Lucrèce, Cicéron, Virgile, ont dédié quelques-uns de leurs ouvrages. Horace, entre autres, en adressa plusieurs à Mécène. Cette tradition a survécu même au XX^{es}.

Le présent ouvrage rassemble, de la publication de son premier livre en 1926 à 1988, date de sa mort, soixante années d'« envois » de Francis Ponge et de dédicaces reçues. Ces échanges amicaux, fréquemment affectueux, permettent d'évoquer l'important réseau des relations tissées, le plus souvent liées à son travail d'homme de lettres, formule préférée à toute autre ! Mais ils révèlent également, parfois, une figure intime et méconnue.

Les béatitudes évangéliques



★★★★☆

Marie-Dominique Philippe

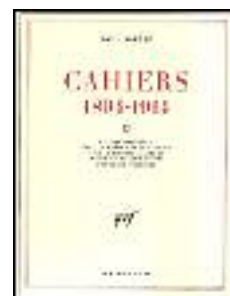
Parole et Silence, 130 p., 20 €

“Les béatitudes évangéliques”, qui n'en n'a pas entendu parler ? À la suite des Pères de l'Église et de saint Thomas d'Aquin, le père Marie-Dominique Philippe regarde chaque béatitude comme le fruit d'un des dons du Saint-Esprit. Ces sept conférences données à Paris en 1976-1977 sur le thème des béatitudes évangéliques permettent d'exprimer le sens de la vie chrétienne. Car si les béatitudes évangéliques nous font d'abord découvrir « Jésus à la Croix, Jésus Sage d'amour, Jésus dans la gloire », si elles sont en quelque sorte « sept grandes avenues qui nous conduisent progressivement vers le mystère de Jésus », elles saisissent aussi l'homme dans tout ce qu'il est : « vécues en premier lieu au plus intime de notre Cœur, elles demandent de saisir toute notre vie, tout notre être ».

Dans cette lumière, le fondateur de la Communauté St Jean montre également comment les athéismes contemporains sont une caricature des béatitudes. Malgré leur pauvreté intellectuelle, ces idéologies sont animées par « une soif de bonheur, une soif de redécouvrir une dimension qui semble niée, une soif de libérer l'homme ». Elles nous obligent ainsi à mieux comprendre la force et la profondeur du christianisme dans son regard sur l'homme : « ce n'est que dans la lumière des béatitudes

évangéliques que nous pouvons saisir, avec toute l'acuité voulue, ce que Jésus veut nous donner », un véritable bonheur ; car les athéismes contemporains sont, en réalité, des anti-béatitudes.

Cahiers



★★★★☆

Paul Valéry

Gallimard, 424 p., 25 €

Dans la nuit du 4 au 5 octobre 1892, Paul Valéry connaît à Gênes ce qu'il décrit comme une grave crise existentielle. Il sort résolu à répudier les idoles de la littérature, de l'amour, de l'imprécision, pour consacrer l'essentiel de son existence à ce qu'il nomme la vie de l'esprit. En témoignent les Cahiers dans lesquels il s'astreint à noter toutes ses réflexions au petit matin. « Après quoi, ajoute-t-il en manière de boutade, ayant consacré ces heures à la vie de l'esprit, je me sens le droit d'être bête le reste de la journée ».

Il est assurément précieux de pouvoir revenir sur les apports, enjeux et évolutions d'une entreprise éditoriale de longue haleine pour tous ceux qui l'ont suivie de près ou de loin. De façon plaisante, il aura fallu près de vingt ans de travail par une équipe conséquente pour mener à bien l'édition des Cahiers de Paul Valéry, correspondant aux vingt années d'écriture 1894-1914.

Les pages qui ouvrent ce livre sont consacrés à l'histoire des Cahiers, depuis la découverte et l'inventaire du fonds à sa transcription en vue de la publication ; qui se

poursuit par l'aventure de la publication. Ensuite le recueil se présente davantage comme un ouvrage de travail pour qui voudrait découvrir les dessous de cette édition et son orientation critique et plus particulièrement comme une explicitation, destinée au cercle international des spécialistes de Valéry, des conditions et décisions de réalisation, tome après tome.

En octobre 1911, Valéry entame une série de petits « cahiers roses », ainsi nommés d'après la couleur de la couverture. Dans ces cahiers s'entrecroisent diverses formes scripturales : une écriture en fragments éventuellement publiables, une recherche thématique abstraite, des proses poétiques. Apparaissent des réflexions sur la création, sur le travail d'écriture et la fabrication poétique, sur le rapport auteur-œuvre-lecteur. Une inflexion vers les thèmes philosophiques est sensible : problèmes de la liberté, de la responsabilité, de la relativité du bien et du mal et du fondement de la morale. À ces Cahiers est joint un carnet de 1913. Carnet de poche, il contient quelques repères de la vie quotidienne : carnet d'écrivain, il présente un intérêt particulier du point de vue génétique montrant le premier jet du travail alors parallèle du penseur et du poète : bribes d'idées ou d'incipit que développent les Cahiers, bribes de thèmes ou de vers annonçant ce qui deviendra *La Jeune Parque*.

On retrouve ici les grands axes de recherches privilégiés par Valéry. Il rumine, ravaude et redéfinit régulièrement certaines questions, formules dans ses notes faites d'aphorismes, de devises, de réflexion. Il se manifeste également la volonté de dégager des moments d'émergence, de crise voire de bascule entre une écriture d'exploration poétique et les grands poèmes.

En 1912 Valéry étend son analyse abstraite au couple Attente / Sur-

prise qui structure le vivant à l'état de veille. Ce chantier, exemplaire en ce sens de la préparation qui préside à l'écriture des Cahiers, est un des rares comportant des brouillons conservés. Ces recherches, à l'inverse de celles sur l'attention et le rêve, ne doivent rien à la psychologie de l'époque. Elles seront reprises ensuite de façon récurrente. La théorie de l'attente et de la surprise figurera plus tard dans l'actif d'un bilan. Importante dans le dessein valéryen d'étudier le fonctionnement total de l'être humain, elle l'est aussi dans la réflexion générale sur le couple continuité / discontinuité. Le grand poème de 1917 montrera comment la recherche abstraite, celle aussi du cahier Somain, peut se transcrire dans un autre langage, celui de la Poésie.

Dans cinquante ans publiera-t-on encore des Cahiers ? L'écran et le clavier remplaçant inexorablement le stylo et le cahier. Si ce n'est pas la mort de l'écrivain, c'est la mort d'une de ces formes.

L'Altana ou la vie vénitienne



★★★★☆

Henri de Régner

Bartillat, 300 p., 20 €

Peu d'écrivains échappent au Purgatoire, à ce confinement où, plus ou moins longtemps après leur disparition ou, pis, de leur vivant même, le désintérêt des lecteurs les condamne. Cet exil dans le temps n'est que rarement sans appel. Il se trouve toujours une poignée d'ama-

teurs pour les ressusciter et donner à leurs livres une antépénultième chance. Certes Henri de Régner (1864-1936) n'est pas un grand écrivain, mais un délicieux petit-maître, à la sensibilité raffinée, à l'imagination délicate, à l'écriture parfois précieuse mais le plus souvent sûre et ferme. Retranché derrière une courtoisie surannée, il était déjà un homme d'autrefois en son époque gangrenée par la vulgarité de la littérature industrielle.

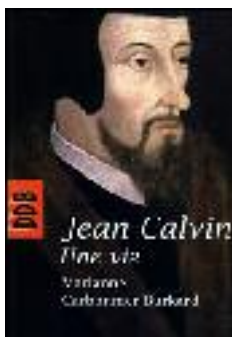
Il s'agit ici d'un recueil d'impressions de voyages et de séjours à Venise. Henri de Régner avait pris l'habitude de se rendre à Venise tous les ans ou tous les deux ans. Sa connaissance intime de la ville s'exprime à travers ces pages, où le poète d'habitude distant et préoccupé d'idées abstraites livre là des considérations sur la vie quotidienne. Il est vrai que Venise a la particularité de tout transfigurer y compris les détails de la vie de tous les jours.

De 1899 à 1924, Régner se rend régulièrement à Venise et du haut de l'altana contemple la Sérénissime. L'altana est une sorte de belvédère en bois, muni d'une rampe, installé sur le toit des palais vénitiens. C'est pour Régner un symbole de cette vie vénitienne, où accoudé à une rampe il se livre à une méditation sur les secrets de cette ville, son silence et sa beauté. L'écrivain fait part de ses visites aux plus belles demeures de Venise et raconte ses souvenirs de rencontres avec d'autres habitués de la Sérénissime. Tellement épris de Venise, il ne pouvait s'empêcher de repenser à Venise lorsqu'il était à Paris.

Son livre est un chant d'amour à la Cité des Doges, qu'il célèbre en une langue admirable. « Venise vit toujours en la noblesse de ses pierres et de ses eaux, en une sorte de repos humblement magnifique, en un apaisement tranquille, et elle en communique le bienfait à ceux

qui la fréquentent. Là, plus que nulle part ailleurs, on est à l'abri de tout désir. Nul lieu n'est plus propice que celui-là au détachement de soi et à la paix intérieure». Au fil des ans se noue une intimité profonde entre le poète et la ville. Au moment où il renonce à la « vie vénitienne », après la grande guerre et invente un usage de Venise, l'auteur peut enfin composer *L'Altana*, son chef-d'œuvre, paru en 1928. Ce livre est d'une grande fraîcheur et ne manquera pas de passionner les amateurs de Venise.

Calvin



★★★★☆

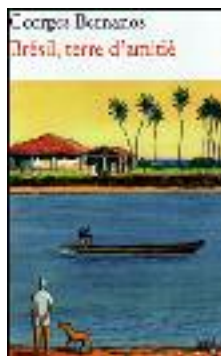
Marianne Carbonnier-Burkard

DDB, 156 p., 16 €

Figure fondatrice, avec Luther, du protestantisme, Jean Calvin (1509-1564) n'a guère aidé ses biographes. Non seulement il a été avare de confidences, mais il a aussi suscité des passions contradictoires qui ont masqué sa vie sous la légende noire ou le panégyrique. En quête de l'autoportrait paradoxal de Calvin, l'homme de la parole qui voulait être caché, l'auteur livre une biographie vivante, suivant le parcours du personnage, sa démarche théologique, les institutions nouvelles. Cette biographie se découpe en trois phases: de sa naissance en 1509 à son exil fin 1534; de 1535 à 1541, années de la percée de sa vocation; et de 1541 à 1564, années où il acquiert sa dimension internationale. Où il apparaît que la vie et l'œuvre du réformateur ont été façonnées

par l'expérience de l'exil et du refuge. Une évocation au plus près des textes de Calvin.

Brésil, terre d'amitié



★★★★☆

Georges Bernanos

La Table ronde, 238 p., 8,50 €

En 1938, désespéré par les compromissions politiques et la lâcheté des États démocratiques, Georges Bernanos quitte l'Europe avec sa femme et ses six enfants pour recréer une « nouvelle France » en Amérique latine. Au Brésil, l'écrivain passe sept longues années en exil, à Rio de Janeiro, Itaipava, Juiz de Fora, Vassouras, Pirapora et Barbacena. Contrairement à Stefan Zweig, venu lui rendre visite dans sa ferme quelques jours avant son suicide, le romancier français n'a pas laissé de livre pour célébrer ce pays qu'il a tant aimé. Toutefois, au fil des pages consacrées à cette terre d'espérance et d'amitié dans *Lettre aux Anglais*, *Les Enfants humiliés*, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, sa correspondance trop peu connue et quelques articles publiés après son retour en France, on découvre que Bernanos s'est fait du Brésil une image toute à lui, au cœur des soubresauts de la Seconde Guerre mondiale. Et l'on comprend que c'est un homme profondément changé qui a dit adieu au Cristo Redemptor du Corcovado, le 2 juin 1945. Voici donc une anthologie d'articles et de lettres des années 40, où l'on retrouve entier l'esprit bernanosien.

Chemins français de Compostelle



★★★★☆

T. Droste et D. Astor

Imprimerie nationale, 238 p., 59 €

Tous les chemins de France mènent à Compostelle. C'est à tel point vrai que la route qui traverse le Nord de l'Espagne, de Pampelune à la Galice, fut baptisée Camino francés et que la coquille, emblème du saint, fut interprétée comme une représentation symbolique du royaume de France où toutes les routes de pèlerinage convergeaient vers un point unique.

De fait, les quatre axes majeurs décrits par le Liber Sancti Jacobi (milieu du XIIe siècle) sont doublés de multiples chemins de substitution ou de traverse et le réseau se ramifie à l'infini. La Via Tournonensis, « chemin de Tours », partait de Saint-Denis et gagnait les Pyrénées par Tours, Poitiers, Saintes et Bordeaux. La Via Lemovicensis, chemin de Vézelay, traversait le Berry puis le Limousin (et sa capitale éponyme) et rejoignait la précédente à Saint-Palais, en Pays Basque. Non loin de là, à Ostabat, elles rencontraient la Via Podiensis, le « chemin du Puy », pour une fois bien nommé, qui, du Puy-en-Velay, traversait les Cévennes, le Quercy et la Gascogne. Excentrée, la Via Tolosana, avait son origine en Arles et à Saint-Gilles, parcourant d'est en ouest la Provence, le Languedoc, Toulouse, la Gascogne et le Béarn pour franchir les Pyrénées, non par le col de Ron-

cevaux, comme les trois autres, mais par celui du Somport, en direction de Jaca.

Il y avait aussi la route des Pyrénées. Elle quittait la précédente à Saint-Guilhem-du-Désert et la longeait par Foix, Carcassonne, Saint-Bertrand-de-Comminges, avant de la retrouver à Oloron. En outre, le chemin de l'Atlantique, cher aux Anglais, qui débarquaient dans l'estuaire de la Gironde et gagnaient Bayonne en suivant la côte. Et encore, la dérivation de la Touronnensis, par Angoulême; ou les routes transversales joignant Podiensis à Lemovicensis par Rocamadour et Agen, à Tolosana par Rodez et Albi.

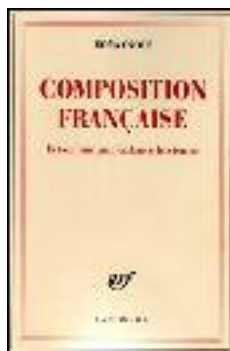
Ce labyrinthe de la foi, mis en place par les moines de Cluny et de Moissac, coïncide avec le glorieux essor de l'art roman. Le pèlerinage crée son propre style d'églises, étranger, paradoxalement, à l'architecture de Cluny. Il se caractérise par sa verticalité, l'éclairage indirect donné par les galeries surplombant les bas-côtés en voûtes d'arêtes, les transepts en triple nef, le déambulatoire et les chapelles rayonnantes du chœur.

Saint-Sernin de Toulouse, Sainte-Foy de Conques sont les archétypes de ce style français, avec Saint-Jacques de Compostelle. On en retrouve de multiples variantes, modulées par la diversité des styles régionaux: bourguignon, poitevin, provençal, berrichon, languedocien ou aquitain. L'auteur analyse en détail et « pas à pas » comme il se doit, la richesse architecturale et ornementale léguée par le grand élan du pèlerinage. Il inclut les monuments civils qui s'y réfèrent, ponts, hospices, portes et forteresses.

À côté des chefs-d'œuvre universellement admirés (Vézelay, Conques, Moissac, Saint-Guilhem, Saint-Trophime, Saint-Bertrand-de-Comminges ou Sainte-Marie d'Oloron, ...) la surprise la plus heureuse

pour le lecteur est d'y voir le traitement privilégié justement accordé à des sites peut-être moins célèbres, qu'il découvrira ou retrouvera: tels la crypte d'Hagetmau, l'église de l'Hôpital-Saint-Blaise, la rotonde de Neuvy-Saint-Sépulcre, en Berry ou le somptueux portail de Fenioux, en Saintonge.

Composition française



★★★★☆

Mona Ozouf

Gallimard, 260 p., 17 €

Paul Valéry dit quelque part: « La vie de l'homme est comprise entre deux genres littéraires. On commence par écrire ses désirs et l'on finit par écrire ses mémoires ».

À partir de souvenirs d'enfance, entre l'école de la République et ses idéaux universalistes, l'église catholique, et une famille profondément bretonne, entre deux langues et trois systèmes de croyances, cet ouvrage est au fond une réflexion sur la formation d'une identité française, et sur ce qui fait de notre pays une nation... Mais est-ce une nation culturelle ou une nation politique? La tension entre particularismes locaux, religieux ou culturels, qui se posait autrefois entre régions françaises (ou entre la métropole et les colonies), est toujours brûlante, qu'il s'agisse de l'intégration des étrangers en France, ou de la place de la France en Europe.

Ce que nous conte l'auteur, dans une langue superbe, relève d'un autre registre. Il s'agit moins de l'his-

toire d'une vie que de celle de ses commencements. Et comme ces commencements sont singuliers, ils fournissent la matière d'un récit sensible sur la délicate question de l'identité française. Car, sous ce rapport, l'histoire de l'auteur, née Sohier, est peu banale. Fille de parents instituteurs, elle connaît mieux que personne ce qu'est le sacerdoce de ceux qui sont encore, dans l'entre-deux-guerres, les « hussards noirs de la République » loués par Péguy. Mais, par ailleurs, Mona Sohier est bretonne et son père un militant régionaliste. Quoiqu'étant originaire du pays gallo et non de la Bretagne bretonnante, Yann Sohier se voue à la conservation des traditions et de la langue bretonnes. La figure du père perdu à quatre ans est longuement explorée avec le regard tendre de l'enfant, devenue une historienne rétive à la « prose justicière » d'une historiographie trop assurée: Yann Sohier, animateur du bulletin Ar Falz, était un militant breton, antimilitariste, pacifiste, à la fibre prolétarienne.

La bibliothèque familiale est emplie de littérature celtique et, sur recommandation paternelle, la grand-mère, qui porte coiffe et vient du Pays des abers, est invitée fermement à ne parler qu'en breton à sa petite-fille. L'engagement du père sera source, pour sa fille, d'interrogations inquiètes.

Dans cette famille, les héros sont celtes, Du Guesclin un traître et madame de Sévigné, « qui compte joyeusement au bord des routes les pendus des Bonnets rouges », est tout spécialement honnie. Dans le même temps, l'école de l'écrivain est l'école française. C'est dans le grand bain de ses valeurs républicaines qu'elle se construit. Aussi bien est-elle conduite à porter un jugement nuancé sur l'affrontement actualisé entre universalisme et communautarisme. La « confortable simplicité » de cet « affrontement bi-

naire» ne la satisfait pas. Sagesse ou indécision? On comprend qu'au « creuset » républicain, où les particularismes se dissolvent, l'auteur préfère la « composition française » où ils s'agrègeraient.

Correspondance



★★★★☆

MM Jacob et Salmon

Gallimard, 360 p., 39 €

On connaît les propos de Max Jacob: « les amis ne se choisissent pas, ils se « polarisent », et de leur amitié, comme d'un baptême, naît un homme nouveau ». Écrire à un ami est donc un acte de création continuée et une communion avec l'autre, dans la présence réelle des feuillets de papier. Les mots crépitent sur la page, et l'écriture, substitut de la voix, émet des ondes qui se propagent Dieu sait jusqu'où. Souvent associé aux noms d'Apollinaire et de Max Jacob, André Salmon est plutôt vu comme l'ami de ces deux poètes célèbres que comme un auteur ayant sa propre envergure. C'est durant la Belle Époque (les années 1900) que Max Jacob, témoin privilégié de la naissance du cubisme, assistant en particulier à la genèse des Demoiselles d'Avignon, se lie notamment avec André Salmon.

Le Laboratoire central, Odeur de poésie, Les Étoiles dans l'encrier... Ces titres empruntés à des recueils de Max Jacob et d'André Salmon s'appliqueraient tout aussi bien à leur correspondance. Avec une indifférence complète aux hiérarchies admises, ils y parlent de tout et sur

tous les tons: de Dieu, de la guerre, du dernier prix Goncourt, de l'air du temps à Paris, à Quimper ou à Saint-Benoît. Les clins d'œil, les jeux de mots à double ou triple entente, les pastiches et les parodies constituent le fond de ces échanges. Les termes les plus pauvres entrent dans la ronde des sons, des rythmes et les soucis de la vie quotidienne voisinent avec les considérations esthétiques ou les professions de foi. C'est ainsi que deux hommes, infiniment complexes, qui se connaissent à merveille, échangent moins des confidences que des signes de complicité, sous les yeux du lecteur ébahi.

Dom Hilarion Duclaux, un chartreux d'Ancien Régime



★★★★☆

Guillaume d'Alançon

Téqui, 112 p., 15 €

Dans les siècles passés, il était d'usage que l'on conserve le portrait des moines ou religieux ayant marqué leur Ordre. Pourquoi d'un chartreux aussi discret que Dom Hilarion Duclaux avons-nous conservé la représentation? La vie simple de ce moine des temps prérévolutionnaires le méritait-elle?

La trace laissée par les disciples de Saint-Bruno dans la mémoire des hommes, à part quelques cas particuliers, est quasiment inexistante. Tournés vers Dieu seul, ils ne cherchent à connaître que Lui afin d'intercéder dans le secret pour leurs frères les hommes. La découverte de la figure d'un religieux plus que

discret sera l'occasion de retrouver au fond de soi-même la part de silence et de solitude chemins vers la paix intérieure. Ce livre sur ce chartreux du XVIIIe siècle, nous introduit, avec beaucoup de conviction et de pertinence dans cet univers de silence et de prière, où il ne s'agit pas tant de prétendre rejoindre Dieu, que de se perdre en Lui.

L'histoire simple d'un homme confronté à une époque difficile saura nous aider à répondre aux défis de notre temps. La vocation de Dom Hilarion, et par lui de tous les chartreux, est la preuve éclatante que Dieu seul suffit.

Dans les bras du Mékong



★★★★☆

Hélène Armand

Le Rocher, 330 p., 19 €

Irène et François se marient en Bretagne, pour le meilleur et pour le pire, le 1er mai 1945, le jour du suicide d'Hitler. La guerre en France est bientôt terminée mais s'amorce en Indochine. François, militaire dans la Marine Nationale, embarque sur le Pasteur pour « son tour colonial » quatre ans plus tard. Il laisse en Bretagne sa femme et leur premier enfant qui montre des troubles moteurs inexplicables. De Saïgon à Kerylen, les lettres entre Irène et François se croisent. Jusqu'au 21 avril 1949, jour où le Glycine, dragueur de mine sur lequel est embarqué François, explose dans le delta du Mékong. Un seul survivant et treize membres d'équipage sont portés disparus dont François...

Les événements s'enchaînent. Les lettres sont perdues. Chacun est entraîné dans le tourbillon de son propre destin... Irène, malgré l'absence de son mari et le manque de nouvelles, reconstruit sa vie; une vie d'amour et d'enfants. Quant à François, il vit un enfer... et découvre, au fil du temps, des secrets à jamais enfouis dans les bras du Mékong...

Ce roman est l'histoire d'un homme en exil, l'histoire d'une femme-mère qui s'accroche à la vie et l'histoire d'une guerre d'Indochine, racontée dans toute sa vérité. Un récit inspiré d'une histoire vraie dont des bribes ont été conservées dans des lettres retrouvées.

L'eau et le sang



★★★★☆

J.-M. Carrière

DDB, 112 p., 13 €

Le bruit médiatique indique que l'eau est une ressource qui devient rare. Elle touche à la vie, selon des canaux souterrains et profonds de notre culture. Car l'eau n'est pas seulement une « ressource », elle renvoie à de nombreuses symboliques qui ont trait à la vie (arroser), à la purification ou à la mort (déluge), à la parole, aux relations aux autres... On comprend alors pourquoi la Bible joue de ces multiples figures de l'eau, dans l'Ancien Testament, comme dans le Nouveau. L'eau coule et s'écoule entre les versets. Elle descend du ciel, mais elle sourd aussi de la terre. Près de l'eau, surtout quand elle s'écoule, se

jouent des moments décisifs de notre humanité: rencontres, conflits, rassemblements à tonalité religieuse ou non... Ce livre invite à une tranquille lecture de résonances bibliques sous le signe de l'eau, sous le signe de la vie.

L'Espagne médiévale



★★★★☆

Angélo Hübler

Infolio, 140 p., 10 €

On ne peut plus parler des rapports entre les civilisations sans que ne soit évoquée l'Espagne médiévale. Car l'Espagne fut longtemps une terre d'accueil pour les chrétiens, les juifs ou les musulmans. Entre idéalisation et ignorance, ce moment clé des relations entre Orient et Occident fait l'objet de sollicitations incessantes. En un exposé informé et concis, l'auteur fait le point des connaissances actuelles sur cette histoire complexe et souvent pervertie. Il montre ce que furent les rapports entre des populations et des confessions profondément étrangères les unes aux autres, en politique comme en art, en théologie comme dans la vie de tous les jours.

À travers l'histoire de al-Andalus et de la Reconquista, l'auteur analyse les facteurs qui ont joué en faveur de la tolérance religieuse et ceux qui s'y sont opposés. D'après lui, la tolérance a régné quand elle coïncidait avec l'intérêt du groupe dominant et elle a cessé quand l'intégrisme s'est répandu. L'historien montre comment se fit et se défit un

modus vivendi qui, tout compte fait, relevait moins du miracle que de l'intérêt bien compris des parties en présence. Un livre honnête et juste.

La grande épopée de la traversée de la Manche



★★★★☆

Albéric de Palmaert

Le Rocher, 290 p., 20 €

25 juillet 2009, la France célèbre les 100 ans de la traversée aérienne de la Manche. À l'aube, Louis Blériot traverse la Manche en 38 minutes à bord de l'avion qu'il a construit, le Blériot XI. Alors que personne ne croit à sa réussite, il entre dans l'histoire, ouvrant la voie à de nombreux autres pilotes, hommes et femmes. Un exploit fantastique pour l'époque!

Mais Louis Blériot n'est que le premier rôle d'une grande pièce de théâtre qui s'est déroulée sur un peu plus d'un siècle, entre 1785 et 1920. En janvier 1785, un Français et un Américain survolent pour la première fois la Manche en ballon. L'exploit est renouvelé en 1836, mais il faut attendre le 25 juillet 1909 pour qu'un avion réussisse la traversée.

Cette épopée héroïque est aussi teintée de tragédies, elle connaît ses drames et ses martyres. On retiendra surtout les exploits. Comme la dernière traversée historique en 1920 d'Adrienne Bolland, l'une des femmes les plus étonnantes de l'aviation. Quelques mois plus tard elle est la première à franchir la cor-

dillère des Andes ouvrant ainsi le chemin à l'Aéropostale et donc une nouvelle page de l'histoire des relations entre les hommes.

Ce sont toutes sortes de personnages que nous croisons dans ce livre, découvrant par là même, des hommes et des femmes qui voulaient changer le monde avec leur passion. Et ils ont réussi.

Les Grecs et leurs croyances



★★★★☆

Eric R. Dodds

Ed. du Félin, 290 p., 28 €

À ceux qui considèrent que la pensée grecque est aussi inerte que les marbres des musées, E. Dodds (1893-1979) oppose le principe suivant: «Ce qu'on découvre dans n'importe quel document dépend de ce qu'on y cherche, et ce qu'on y cherche dépend de nos propres intérêts qui, à leur tour, sont déterminés, en partie du moins, par le climat intellectuel de notre temps». Dans les dix essais qui composent cet ouvrage, l'éminent helléniste d'Oxford montre combien les Anciens sont «modernes» et vivants. Le progrès, l'irrationnel et ses mystères, la place de la croyance religieuse dans la vie quotidienne, les rapports de la politique et de la morale: autant de questions qui, à la lueur de l'analyse d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Platon et de Plotin, éclairent à la fois le passé et le présent.

Histoire oubliée des guerres d'Italie



★★★★☆

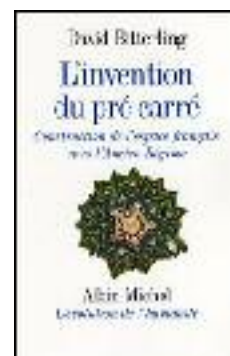
Jacques Heers

Via Romana, 300 p., 24 €

Marignan, 1515: tout le monde connaît la victoire de François Ier. Mais que sait-on des trois cents ans de guerres de 1250 à 1550 entre la France et l'Italie? Médiéviste éminent, spécialiste de l'histoire italienne, l'auteur lève le voile sur ces querelles à travers la saga endiablée des alliances et déchirements successifs entre les sœurs latines du continent européen. De Charles d'Anjou à Naples au rêve de royaume méditerranéen, de la Sicile à la croisade contre le roi d'Aragon, de Jeanne 1^{ère} et ses quatre maris aux campagnes du fameux roi René, ce sont les fortunes et infortunes des rois de France Charles VIII, Louis XII et François Ier que révèle ici l'historien pour les décrypter. Avec la guerre, le nerf de la guerre, les hommes de guerre, les arts de la guerre. Après la géopolitique, la stratégie et la tactique cèdent le pas aux enjeux humains de ces conflits meurtriers. De la levée féodale à l'armée royale, le manque d'hommes va de pair avec l'avènement des condottieres, fiers capitaines d'aventures dont Jacques Heers s'éprend tant leur histoire recèle d'anecdotes savoureuses et de comportements chevaleresques ou barbares. De même, ne reste-t-il indifférent à cette «furia francese»

dont la quête d'honneur et de gloire aura tant divisé l'Occident chrétien.

L'invention du pré carré



★★★★☆

David Bitterling

Albin Michel, 272 p., 22 €

Le Pré carré, l'Hexagone, la carte de France... A l'évidence du territoire et à la fierté nationale, transmise par la mémoire collective et apprise à l'école, se mêlent souvent les doutes qui naissent des certitudes, trop belles et trop fortes. Cette version remaniée d'une thèse sur la volonté des autorités françaises politiques, militaires et religieuses, du XVI^e au XVIII^e siècle d'homogénéiser le territoire du royaume, étudie l'impact politique, fiscal, économique et social de l'arpentage, la conception stratégique de l'espace développée par Vauban et le mouvement de réévangélisation du territoire par l'Église.

Entre la Renaissance et la révolution, la perception de l'espace français a profondément évolué, transformant le royaume en un espace homogène, mesuré, cartographié, «moderne». Quelles furent les étapes de cette évolution et ses conséquences politiques et économiques? Pour répondre à ces questions, l'auteur a replacé la question de l'espace dans le contexte des débats et les projets politiques du XVII^e et du XVIII^e siècle, l'interrogeant dans sa dimension à la fois théorique et pratique. Il décrit une réalité complexe où se croisent et parfois s'affrontent le géomètre et

l'homme politique, l'intendant et le fermier, l'arpenteur et le paysan dépossédé, le missionnaire jésuite.

À partir de la notion de « pré carré », devenue sous la plume de Vauban une arme de guerre, cette étude montre comment l'idée d'un territoire « clos » a pu fonder une logique libérale de l'échange. Du texte au fait géographique, économique ou politique, l'approche est multiple. En revenant ainsi sur l'imaginaire de l'espace français, l'auteur restitue toute la complexité d'une configuration discursive, qui va du manuel d'arpentage au discours théologique, tout en y associant une analyse rigoureuse du discours économique et politique. Il en va en effet de « La Planète » comme du « Pré carré ». Dans le concert des lieux communs sur la globalisation, la raison se perd : le globe est le cadre intellectuel et par suite l'instrument de nouvelles formes de domination politique et économique, la Planète est l'emblème du point de vue à adopter et des limites de l'action, enfin les échanges globaux rendus possibles font oublier leur réalité spatiale concrète. Les échos de Colbert, Vauban et Boisguilbert courent ainsi mêlés dans une vulgate planétaire dont on ne perçoit qu'après de graves crises qu'elle porte en fait un mixte de conceptions étatistes, régulatrices et libérales. Le bric-à-brac actuel tient lieu d'idéologie. La géométrie de la sphère, couverte de réseaux d'information et de marchandises, est aussi nécessaire à la pensée et à l'action économiques et politiques contemporaines que celle de la surface plane le fut, en son temps, à la formation de leurs homologues à l'époque moderne. L'ignorer, c'est s'abandonner aveugle à l'arbitraire de l'action politique.

Notons en fin que de par sa méthode, l'ouvrage est neuf. Il est comme un hybride mêlant de l'Allemagne une histoire des concepts

(Begriffsgeschichte) et de la France une histoire intellectuelle de l'économie politique. En Allemagne, l'opposition entre les sciences de l'esprit et les sciences sociales est claire. En France, la réflexion historiographique se débat entre l'histoire et la philosophie.

Journal



★★★★☆

Valéry Larbaud

Gallimard, 1600 p., 39 €

Voici la nouvelle édition, très attendue, du Journal de Valéry Larbaud. La première, parue en 1954 et 1955 de son vivant, ne représentait qu'à peine la moitié du texte retrouvé et publié aujourd'hui.

Mais qui est Valéry Larbaud ?

Unique enfant du pharmacien Nicolas Larbaud et d'Isabelle Bureau des Etivaux, il n'a que huit ans lorsque son père décède en 1889. Élevé par sa mère et sa tante, il obtient sa licence ès lettres en 1908. En décembre 1908, pour le prix Goncourt, Octave Mirbeau vote pour Poèmes par un riche amateur que Larbaud a publiés sans faire connaître sa véritable identité. La fortune familiale (son père était propriétaire de la source Vichy Saint-Yorre) lui assure une vie aisée qui lui permet de parcourir l'Europe à grands frais. Paquebots de luxe, Orient-Express, Valéry Larbaud mène la vie d'un dandy et se rend dans les multiples stations thermales pour soigner une santé fragile. Son roman *Fermina Márquez*, consacré

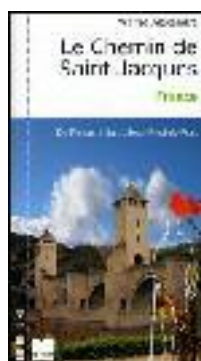
aux amours de l'adolescence et souvent comparé au *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, obtient quelques voix au Goncourt en 1911.

Il parle anglais, allemand, italien et espagnol. Il fait connaître les grandes œuvres étrangères : Samuel Butler, dont il fut le traducteur, ainsi que James Joyce dont il fut correcteur-superviseur pour la traduction d'*Ulysse*, laquelle, réalisée principalement par Auguste Morel à partir de 1924, continue jusqu'en 1929. Quand il revient à Vichy, il reçoit ses amis, Charles-Louis Philippe, André Gide, Léon-Paul Fargue et Georges Jean-Aubry. Atteint d'hémiplégie et d'aphasie en novembre 1935, il passe les vingt-deux dernières années de sa vie cloué dans un fauteuil. Il sera durant ces années soigné avec dévouement par le professeur Théophile Alajouanine, spécialiste des aphasies, qui deviendra son ami. Ayant dépensé toute sa fortune, il doit revendre ses propriétés et sa bibliothèque de quinze mille volumes en 1948, en voyage, à la ville de Vichy. Il décède à Vichy en 1957, sans descendance.

Valéry Larbaud a tenu un Journal pendant presque toute sa vie valide. Il en a détruit certains cahiers, publié ou conservé d'autres. Plutôt que d'un journal, il faudrait parler de différents journaux. Illustré de documents provenant des archives de l'écrivain, l'ouvrage rassemble les différents journaux intimes que l'écrivain a rédigés tout au long de sa vie. Il y relate son quotidien, avec ses manies, sa santé fragile, ses voyages, sa passion pour les langues et les littératures étrangères, sa gourmandise... Une manière de carnet de bord. Il y a noté les choses vues et entendues, les rencontres, les sollicitations des fâcheux et autres « pelmazoïdes », les livres ou manuscrits en cours de lecture, ses recherches littéraires, ses « works in progress » – en l'occurrence, *L'Amour* et la Monarchie qui restera

inachevé, Le Vaisseau de Thésée, La Chartreuse de Grenade... L'œuvre de l'écrivain est omniprésente. On la voit qui s'élabore, disparaît, réparaît. Depuis Annecy, jusqu'à l'île de Corfou, en passant par Genève, Paris, Valbois, Vichy, Milan, Gênes, Rome, Naples..., Valéry Larbaud voyage et villégiature en compagnie de sa femme aimée, Maria Angela Nebbia. Ce nouveau Journal a de quoi enchanter les fervents de Larbaud et leur apporter d'infinies découvertes.

Le chemin de Saint Jacques de Compostelle



★★★★☆

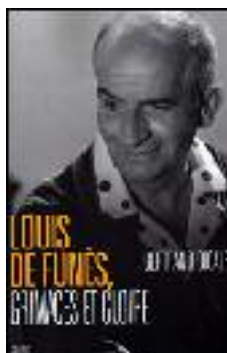
Wilfrid Alexandre

Ed.. Félin, 90 p., 10 €

Quelles que soient les motivations (religieuses, spirituelles ou culturelles) qui attirent le marcheur sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, nous prenons tous les mêmes itinéraires. Volontairement pratique, ce guide du pèlerin orientera le pèlerin, étape par étape, sur le Camino francés, principal chemin de Saint-Jacques en Espagne. De Saint-Jean-Pied-de-Port en France, à Santiago de Compostela en Galice (ville inscrite sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco), ce chemin a été déclaré premier itinéraire culturel européen par le Conseil de l'Europe. Adapté aux besoins du marcheur, léger et fonctionnel, il contient toutes les informations nécessaires à la découverte du Camino: itinéraires détaillés, repères historiques, conseils

pratiques. Ce guide s'adresse à tous ceux qui désirent suivre le « chemin des étoiles ».

Louis de Funès grimaces et gloire



★★★★☆

Bertrand Dicale

Grasset, 524 p., 21 €

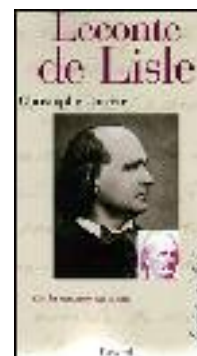
Petit, chauve, un physique de Français moyen, et pourtant un géant de l'humour impossible à oublier 26 ans après sa disparition à l'âge de 68 ans. Tel était Louis de Funès.

Nous aimons tous Louis de Funès. Nous ne savons plus combien de fois nous avons vu La Grande Vadrouille, Les Gendarmes, Le Tautoué ou L'Homme orchestre. Nous l'avons tous un jour imité quand il répète « alors là, il m'épate! » dans Le Corniaud, quand il tire sur son nez dans Oscar, quand il se lance dans la danse des Aventures de Rabbi Jacob. Mais que savons-nous de lui? Qu'il n'a vraiment percé qu'après avoir joué dans plus de cent vingt films, qu'il a toujours refusé de jouer des rôles dramatiques, qu'il est le seul des grands acteurs français à être génial dans de mauvais films. De plus, il est agréable de constater que ses rôles ont quasiment tous résisté aux ravages du temps qui passe. L'acteur trouverait aisément sa place dans le cinéma actuel. Peu avant sa disparition, la jeune génération se faisait même un plaisir de tourner avec cet aîné tellement admiré dans la profession.

Mais nous ignorons par quels prodiges d'opiniâtreté, de travail et même de chance Louis de Funès est passé pour que, à cinquante ans, l'éternel second rôle devienne l'acteur le plus populaire du cinéma français. Film après film, l'auteur démonte pour nous la mécanique bien huilée et utilisée par Louis de Funès pour faire rire les spectateurs. Avec l'appui des témoignages d'amis, et de copains de tournages devenus, film après film, une joyeuse bande d'amis fidèles. À travers des dizaines de témoignages, des milliers de critiques et d'articles de presse, des archives inédites et surtout les dizaines de films tournés par Louis de Funès, l'auteur raconte la vie et la carrière de notre acteur préféré.

Ainsi, ce livre est la traversée d'un demi-siècle de notre culture populaire, une exploration de notre mémoire collective, une plongée dans les mutations de notre société depuis la Libération.

Leconte de Lisle



★★★★☆

Christophe Carrère

Fayard, 676 p., 34 €

Il n'est pas le plus familier des auteurs du 19^e siècle. Une injustice? C'est le sentiment de l'auteur, docteur ès lettres, depuis qu'il y a une quinzaine d'années il a lu pour la première fois les Poèmes barbares de Charles Marie René Leconte de Lisle (1818-1894). Depuis il s'est consacré tout entier à redonner sa place à celui qu'il considère comme

l'un des plus grands poètes de son siècle. Considéré comme le chef de file de l'école dite « parnassienne », il aura une énorme influence sur les auteurs de son temps. Mais partagé entre l'île Bourbon et Paris, avec un long séjour à Rennes notamment, il fut toujours partagé entre ces deux univers. Sans pouvoir occuper la place qu'il mérite.

Jusqu'à sa mort Leconte de Lisle a fait preuve d'une telle discrétion sur sa vie privée et il a été si peu à l'honneur, qu'on pouvait avoir l'impression qu'il avait « à peine vécu », qu'il tendait vers le pur esprit. Très tôt, sa vocation de poète pour lui ne fait aucun doute. Cet écrivain iconolâtre et autodidacte, boudé du grand public jusque vers 1870, vit dans la pauvreté et dans une relative solitude. Il fonde une revue littéraire à Rennes en 1840, collabore à celles de l'école fouriériste, reçoit l'enseignement de son ami Louis Ménard et fréquente le salon de Louise Colet, avec Flaubert, en 1853. Mais surtout, à partir de 1864, il prend la tête d'un cénacle (le Parnasse) et qui, malgré quelques vicissitudes, se maintiendra jusqu'à la fin du siècle. Tous les écrivains et poètes importants d'alors lisent et relisent Leconte de Lisle, se nourrissent de sa poésie, même lorsqu'ils prétendent s'en détacher, comme Verlaine ou Mallarmé, ou la contester, comme Moréas ou Richepin entre autres. Héritier de Hegel, influencé par Renan, Leconte de Lisle s'est placé sur l'axe essentiel de son époque: celui de la fin de l'Histoire. Sa poésie impose une problématique difficile mais réaliste du temps et de l'éternité, qui n'a rien d'une architecture figée. Si les sujets qui le passionnent sont théologiques ou mythologiques, ils contiennent toutes les préoccupations d'un siècle en pleine mutation politique et économique.

L'auteur a voulu réhabiliter cet artiste incomparable venu de

l'océan Indien, moderne, quoi qu'on en dise, et qui n'a jamais été tout à fait accepté, ni par les Créoles de la Réunion ni par la Métropole. Paria des lettres françaises, sensible à l'extrême, séducteur, amoureux, vulnérable souvent, parfois drôle, sympathique même, il se distingue ici nettement du Leconte de Lisle officiel tel que les chroniques nous le décrivent à longueur de colonnes, inaccessible et glacial avec « sa tête bien caractéristique », son « second menton énorme se détachant sur son col ouvert » et ce légendaire « monocle de buffle noir sur son œil droit ».

Manoirs médiévaux



★★★★☆

E. Litoux et G. Carré

Ed. Rempart, 158 p., 22 €

Cet ouvrage présente une synthèse historique sur les résidences fortifiées non châtelaines du XIIIe au XVe siècle. Le cadre historique et les traits principaux de la genèse et de l'évolution d'un groupe social destiné à former par la suite une élite intermédiaire, sont retracés. Ensuite les différents types architecturaux et les caractéristiques de ces constructions sont examinés.

Au fil du temps, nombreux sont les manoirs qui ont été dénaturés ou même détruits, rendant ainsi plus discrète leur présence dans le monde rural. Ces habitations, à côté des châteaux et des abbayes, ont pourtant largement enrichi le patrimoine du Moyen Âge. Chaque province a développé des traits parti-

culiers et une architecture qui lui est propre. Les auteurs de cet ouvrage ont participé aux récentes études dédiées à ces constructions dont ils nous révèlent ici la richesse et la diversité.

Management stratégique de la marque



★★★★☆

MM Keller et Fleck

Pearson, 380 p., 39 €

Spécialiste mondialement reconnu de la marque et des stratégies de marque, l'auteur a considérablement approfondi la notion de capital-marque, et élaboré un précieux cadre d'analyse de la valeur ajoutée de la marque.

Entièrement construit autour de ce concept clé de capital-marque, intégrant les recherches les plus récentes comme les meilleures pratiques, ce manuel offre une synthèse complète et unique pour élaborer et mettre en œuvre des stratégies de marque profitables et pérennes. Il présente et analyse en détail le rôle des marques et les avantages des marques fortes; la construction du capital-marque par le choix des éléments constitutifs de la marque (plans marketing...). L'auteur s'intéresse aussi à l'évaluation du capital-marque et la mise en place d'un système de mesure mais aussi les stratégies de marque (conception et gestion d'un portefeuille de marques, ...).

Nourrie d'exemples tirés de secteurs d'activités variés, ce volume

reprend des cas internationaux (Coca Cola, Barbie, WWF, New York District) tout en offrant de multiples adaptations françaises ou européennes (Dior et la révolution Galliano, le rajeunissement des lampes Berger, la promotion du Pays Cathare). Elle intègre aussi les recherches francophones sur les notions d'attachement à la marque, personnalité de la marque ou évaluation financière de la marque.

Très opérationnel, en outre, assorti de questions pour prolonger la réflexion ou se confronter à une situation concrète, l'ouvrage intéressera autant les étudiants que les responsables marketing désireux de développer des marques fortes

Du paysage en peinture



★★★★☆

Alain Mérot

Gallimard, 448 p., 39 €

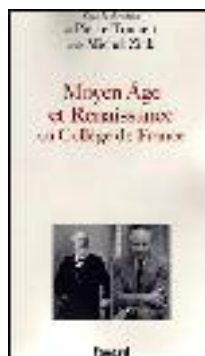
Ce livre est une réflexion sur les théories et pratiques d'un genre pictural: le paysage. Il acquiert ses lettres de noblesse de la Renaissance à la fin du XVIIIe siècle avec les œuvres de N. Poussin et de C. Lorrain. Du XVIIIe siècle au début du XIXe siècle, de la rocaïlle au romantisme allemand, les artistes sont à la recherche d'une nouvelle unité.

Comment le paysage appelé « classique » encore aujourd'hui s'est-il constitué? Quels furent le développement et le déclin de cette forme idéale dans la culture de l'Europe occidentale à l'époque moderne? D'abord considéré comme mineur et décoratif, il conquiert, en se

nourrissant d'une étude attentive de la nature, son autonomie et sa dignité, de la Renaissance au XVIIIe siècle. Au point culminant de cette évolution, les œuvres de Poussin et de Claude Lorrain, par leur suprême maîtrise, se détachent d'une vaste production qui rivalise avec la peinture d'histoire.

Cet art de délectation, voire de méditation, qui prend appui sur différents « discours » dans la tradition de la Renaissance renouvelée par la Contre-Réforme, s'est imposé en liaison avec la culture du temps et en réponse aux attentes d'un public lettré. Sorte de témoin d'un monde disparu, solidaire d'un certain rapport de l'homme à la nature, le paysage est à replacer dans le système des arts d'une époque donnée. L'auteur s'attache à restituer sa singularité et à mieux comprendre sa persistante autorité.

Le Moyen Âge et la Renaissance au collège de France



★★★★☆

MM Zink et Toubert

Fayard, 664 p., 32 €

De Michelet à Roland Recht, du XIXe au XXIe siècle, les leçons inaugurales du Collège de France – parfois perdues, inconnues, inédites ou autrement nommées – rassemblées ici à l'initiative de Pierre Toubert et de Michel Zink arpentent le Moyen Âge et la Renaissance sous tous leurs aspects: histoire, histoire de

l'art, langues et littératures, philosophie, etc.

On assiste, en lisant ce passionnant recueil, à la naissance de la philologie et au développement moderne des sciences historiques sous la conduite des plus grands esprits de leur temps. Mais aussi on observe la naissance de l'histoire de l'art en France. Celle-ci suppose qu'un pont soit jeté entre l'Antiquité et la Renaissance et que les siècles considérés jadis comme obscurs se trouvent intégrés dans un développement historique continu.

On peut dire qu'une histoire de l'art – et non plus un enseignement de l'archéologie antique et de l'histoire de l'art antique – n'était concevable qu'à partir du moment où cette continuité se trouvait affirmée. Trente et une chaires sont représentées ici, certaines occupées par des noms restés illustres: Jules Michelet, Gaston Paris, Joseph Bédier, Étienne Gilson, Lucien Febvre, Henri Focillon, Marcel Bataillon, Fernand Braudel, André Chastel, Georges Duby. D'autres demeurent injustement oubliés et font l'objet de véritables redécouvertes. Le texte de toutes les leçons inaugurales est reproduit intégralement, avec l'éclairage historiographique et l'annotation nécessaires fournis par une cohorte d'éminents historiens d'aujourd'hui.

Ce recueil est très utile. Les « discussions » entre ces spécialistes de domaines différents ont mis en relief les spécificités de la recherche au Collège de France. Le caractère précurseur de certains enseignements ou de certains intitulés de chaire, le reflet qu'ils ont pu donner des questions qui agitaient la société de leur époque, la qualité de création littéraire tournée vers une rhétorique de l'oralité (Georges Duby) sont apparus avec évidence. Enfin ce livre permet de porter un nouveau regard sur la naissance au 19e siècle de la philologie et des études médiévales, sur leur développement et sur leurs

rapports avec la littérature et l'histoire ainsi qu'avec la société de leur temps.

Pentacom



★★★★☆

MM Malaval et Décaudin

Pearson, 672 p., 49 €

Pentacom, est la fusion unique d'un livre de communication d'entreprise et d'un livre de communication publicitaire. Il traite, d'où son nom, des cinq grands types de communication pratiqués par les entreprises et organisations (corporate /institutionnel interne, financière, marketing b-to-c et b-to-b). Il distingue cinq cibles que sont les institutions, les salariés, les actionnaires, les consommateurs et les clients professionnels. À qui répond cinq types d'annonceurs: les entreprises des secteurs grand public et professionnel, les collectivités locales, les services publics et les ONG. Ouvrage global de communication intégrée, cet ouvrage analyse notamment: les derniers développements des techniques de lobbying, de communication Web et d'événementiel; les principales stratégies de communication internationale. Il revient sur le souci croissant d'éthique, de responsabilité sociale et de respect de l'environnement dans la communication corporate, mais aussi de la montée en puissance de l'actionnaire, les limites de la communication financière et l'actualité criante de la communication de crise. Il souligne la force de la communication interne pour fédérer les équipes ainsi que les spécifi-

cités de la communication des organisations non-marchandes. Soigneusement actualisée, intégrant les dernières avancées théoriques, étayée d'exemples récents, illustrée par plus de 300 visuels en couleurs et prolongée par un cas et des questions pour chaque chapitre, cette édition offre une synthèse opérationnelle et attractive des théories et pratiques de la communication intégrée.

Gustave Flaubert en verve



★★★★☆

**Textes choisis
par François Caradec**

Horay, 128 p., 7,50 €

Léon Bloy en verve

★★★★☆

**Textes choisis
par Hubert Juin**

Horay, 128 p., 7,50 €

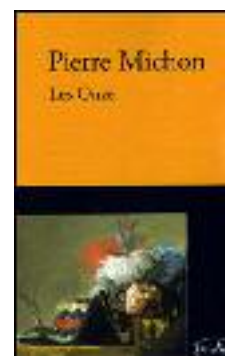
Verve! Littéralement, le mot veut dire « parole ». Mais il n'est pas facile à définir plus précisément; n'en déplaise à nos maîtres lexicologues. On peut ajouter: humour, roserie, causticité, et aussi gaieté et amertume. Mais tout cela qui crée la verve n'est rien sans l'art de maîtriser les mots, de leur donner de nouvelles teintes, de les ajuster pour que peu disent beaucoup, c'est-à-dire sans un style. La verve implique un texte court. Sa brièveté est garante de son efficacité.

Publier en même temps Bloy et Flaubert, c'est rapprocher deux auteurs que rien ne raccorde, sinon la

verve et, compte tenu de leur température, les sujets qui la suscitent. Les similitudes sont nombreuses, comme les thèmes. L'un et l'autre ont les mêmes ennemis: la censure, le bourgeois, la bêtise, les honneurs, l'art moderne autant que l'art officiel. Et ils n'épargnent ni la littérature ni les littérateurs. Si Bloy est le contempteur quasi officiel du bourgeois, c'est Flaubert qui le qualifie. « J'appelle bourgeois quiconque pense bassement. »

La verve n'implique pas la justesse du jugement, elle peut aussi être au service de la mauvaise foi, de la rancœur, elle peut glisser au « bon mot » douteux. C'est quand il s'en prend à ses semblables que la verve de l'écrivain se déchaîne. Bourget, Zola, Hugo, Drumont, Maupassant ou Sand déclenchent chez Bloy une espèce d'allégresse dans l'éreintement, cependant que Flaubert, sans toujours les nommer, attaque les prosateurs qui ne savent dire simplement les sentiments et les sensations, qui font de la « Pothésie », qui pensent plus à vendre qu'à créer de belles œuvres ». Pour nous ravir ou nous heurter, ces perles sont éparées dans les œuvres respectives. Ces deux livres permettent de s'offrir un moment de lecture dans la jubilation.

Les Onze



★★★★☆

Pierre Michon

Verdier, 144 p., 14 €

L'enjeu de la critique consiste surtout à comprendre un écrivain. À

partir de son trajet singulier comme à l'aune de tout ce qu'il a déjà écrit, de l'ampleur de son ambition et de ses forces. Entrepris il y a dix-sept ans, ce texte annoncé comme « roman sur la Terreur » en 1997, partiellement publié en revue, perdu cinq ans plus tard puis retrouvé, ce texte pourrait bien figurer dans l'œuvre de l'auteur ce que La Grande Beune (Verdier, 1996) fut à L'Origine du monde (Fata Morgana, 1993): la réduction au court format qu'il affectionne, d'une vaste fresque dont il s'est lassé.

L'écrivain, ici, crée ex nihilo un personnage devenu glorieux par l'engendrement d'une œuvre majuscule. Soit le peintre François-Elie Corentin, né en 1730, fils d'un écrivain raté et d'une mère d'ascendance noble, futur auteur des Onze, « le plus célèbre tableau du monde », portrait collectif des onze membres du Comité de salut public, trônant aujourd'hui au Louvre et dont le narrateur raconte avec talent l'histoire fascinante de la commande. L'écrivain imagine, dans un moment historique qui en fut notamment dépourvu, un chef-d'œuvre.

Or, si cette invention est rendue plausible par l'habileté avec laquelle sont mêlés documentation historique et éléments inventés, elle ne dépayse nullement le lecteur, tant les thèmes habituels de l'auteur sont ici présents. Il est difficile de tirer les multiples fils d'une narration où sont tissés, à la fois tous ses motifs autobiographiques (ruralité, absence du père, culte de l'éducation, fusion maternelle, salut) et l'évocation des deux « mythes sociaux » que sont pour lui la révolution et l'art. La fin du XVIII^e s fut une période où la croyance littéraire, après avoir pris

la place de celle en Dieu, est évincée par la politique. En nous enseignant (vérité historique) que tous les membres du Comité de salut public (sauf un) étaient des écrivains ratés et que le tableau peut être décrypté de multiples manières, l'écrivain suggère que la Terreur participe d'un violent ressentiment social contre l'injustice de l'élection artistique. Le religieux reste à l'œuvre et l'Histoire toujours sauvage. Chez Michon, la littérature, constamment métaphorisée en royauté, occupe la place de Dieu le Père.

La piste mongole



★★★★☆

Christian Garcin

Verdier, 318 p., 18 €

Les lecteurs intrépides qui, suivant les traces de Christian Garcin, s'engageront sur La Piste mongole, se souviendront du périple. Traversée de la steppe, de « lits de rivière desséchés », dans le 4x4 conduit hardiment par Dokhbaar, le chauffeur mongol, mais aussi transports chamaniques dans le monde parallèle des esprits et des morts.

Le voyage, que l'auteur considère comme un « déclencheur d'écriture », a été en partie suscité par un. On l'aura compris, cet ample roman polyphonique, n'est pas le simple récit de ce voyage. Il

s'agissait, pour l'auteur, « de s'imprégner des lieux où se déroulerait le roman à venir ». Car l'Orient « aimante » depuis longtemps cet écrivain, qui vit à Marseille, où il est né en 1959.

Sur le chemin de la Mongolie, l'attrait puissant du lac Baïkal lui inspire un épisode: le voyage initiatique d'un des personnages, Chen. « C'est le lac le plus vieux et le plus profond du monde, cela influe sur notre perception. Selon les Bouriates, il y aurait, sur une île de ce lac, un point de passage privilégié entre monde visible et invisible. »

Dans ces pages, on recherche Eugenio Tramonti, qui, naguère en quête d'absents, a, à son tour, disparu en Mongolie, alors qu'il tentait de retrouver un géographe sibérien, Evgueni Smolienko. Son ami, Rosario Traunberg, un Franco-Argentin de Marseille, part pour élucider ces disparitions en cascade, en ne disposant, pour tout indice, que de trois noms inscrits sur un papier. Mais la piste géographique se double de pistes narratives: époustouflant jeu de fictions-gigognes, graves ou burlesques, où plusieurs narrateurs font alterner leurs voix – une jeune chamane, Pagmajav et un galopin, Shamlayan, qui intervient dans les rêves d'un Chinois, Chen Wanglin.

Les personnages viennent de l'imaginaire des contes et légendes de cette partie du monde. Un syncrétisme russo-sino-mongol. Il y a un niveau de narration horizontal tout simple: un personnage qui en cherche un autre. Et des puits fictionnels, qui sont à la fois les voyages intérieurs, les rêves et les histoires que raconte Chen.